

« L'émancipation masculine n'a pas eu lieu »



Cher connard
★★★★☆
VIRGINIE DESPENTES
Grasset
300 p., 22 €
ebook, 15,99 €

Ce « Cher Connard » était sans doute le roman le plus attendu de la rentrée littéraire. Avec raison. Le dernier Virginie Despentes nous régale. On y parle féminisme, #MeToo, réseaux sociaux, controverses. Et amitié.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le cher connard du titre, c'est Oscar. Un écrivain dans la quarantaine. Il a eu pas mal de succès. Là, il bute un peu sur la page blanche. Et sur ses errements. Zoé Katana, son ancienne attachée de presse, a lâché des accusations de harcèlement sexuel à son encontre sur la toile. Il réagit mal, se drape dans sa dignité, gémit. Du coup s'en prend à d'autres. A Rebecca, une amie d'enfance qu'il n'a pas vue depuis des décennies et qui est, à la cinquantaine, une star de cinéma que les studios ne s'arrachent plus. Il lui envoie une volée de bois vert. C'est elle qui lui répond « cher connard ».

Entre eux pourtant va se nouer une relation épistolaire où, petit à petit, chacun va tenter de comprendre l'autre. Dans un contexte d'alcool, de drogue, de baise, on est chez Despentes quand même. Mais aussi de volonté de passer à autre chose, à la désintox, à une forme d'amitié qui pourrait peut-être remplacer l'amour. Tandis que, scandant les messages de l'un à l'autre, il y a les extraits du blog de Zoé, féministe inflexible qui refuse les excuses d'Oscar. Virginie Despentes était à Bruxelles cette semaine. Rencontre.

Dans King Kong Théorie vous écriviez : « Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux petits acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air. » Dans Cher Connard, vous montrez qu'il y a sans doute moyen d'essayer de se comprendre, à travers l'exemple de Rebecca et Oscar. Parce que seize ans ont passé entre les deux livres...

Non, c'est la même chose. Oscar comme Rebecca pourraient vouloir tout foutre en l'air. Je pense qu'il ne s'agit pas d'opposer systématiquement les uns contre les autres, comme deux groupes qui seraient essentiellement distincts. Et je crois qu'on a par moments des intérêts en commun et des intérêts en commun à changer les choses. Il ne s'agit pas d'opposer systématiquement les hommes et les femmes. En même temps qu'on est des hommes et des femmes, on a aussi d'autres caractéristiques qui font qu'on a intérêt parfois à se parler pour développer d'autres choses. Effectivement, Oscar et Rebecca trouvent des choses qu'ils partagent. Ces deux personnes viennent d'ailleurs du même endroit, géographique et social, et c'est un point commun important.

Pourtant au départ, leurs points de vue sont diamétralement opposés. Et vous parvenez petit à petit à les faire s'écouter l'un l'autre. C'est une prouesse dans le monde d'aujourd'hui où plus personne n'écoute plus personne. C'est pour ça que ça se passe par courrier. Via de longs mails, des choses qu'on n'écrit plus aujourd'hui, davantage que par un ping-pong d'invectives sur Twitter. Je vois que les lecteurs de



C'est la photo que Grasset nous a envoyée. En entretien, Virginie Despentes était en pantalon et tee-shirt noir. Sans cigarette au coin de la bouche. © JEAN-FRANÇOIS PAGA.

moins de 30 ans éprouvent du mal à rentrer dans le livre à cause du dispositif. Tout simplement, les lettres, c'est quelque chose qu'ils n'ont jamais connu, ils n'en ont jamais envoyées ni reçues. Après, ils se laissent prendre et sont surpris d'oublier le dispositif. Alors que les gens de notre âge, on sait ce qu'est une lettre et cette façon de s'écrire qui prend le temps de parler de soi, de parler à l'autre et de commenter ce qu'a dit l'autre. On est dans une autre temporalité que celle du tweet.

C'est une forme littéraire assez audacieuse que vous avez utilisée. Comment cette structure s'est-elle imposée ?

Je cherchais une façon de ne pas réécrire *Vernon Subutex* encore une fois, de ne pas continuer dans quelque chose que j'avais appris à faire et que j'avais aimé faire. J'ai entendu une émission sur France-Culture sur la correspondance de George Sand, que j'ai beaucoup lue et que j'ai appréciée énormément. Elle et ses correspondants peuvent parler de la journée qu'ils viennent de vivre, de leurs projets créatifs, des problèmes politiques, d'une embrouille qui les oppose à quelqu'un... De tout, quoi. Et ça m'a influencée. Je n'étais pas sûre que ça marcherait, mais ça me plaisait. Je me suis mise à écrire les lettres des uns et des autres. Pour un écrivain, c'est vachement agréable parce

que tu te mets dans un jeu. Ce n'est pas toi, c'est décalé et en même temps tout rentre là-dedans.

Comme dans les lettres de George Sand, vous mêlez questions politiques et sociales, anecdotes, ce qui fait leur vie à chacun. C'est cette façon de parler de la vie qui donne l'homogénéité de votre roman ?

Oui. C'est comme construire un nid. Ramener des choses et puis les assembler, un peu mastiquer, un peu coller avec de la boue, ça finit par composer un habitant. Proust concevait ses livres comme on bâtit une robe. Moi, je vois ça plutôt comme on fait un nid, où chacun ramène quelque chose. Et après, il faut couper. Le corpus de lettres faisait le triple de ce que j'ai gardé. Et la décision importante, c'est : qu'est-ce que je conserve ?

Oscar confesse dans le roman : « J'écris pour plaire pour être reconnu pour inventer une version de moi plus intense plus désinvolte plus masculine – moins pathétique. » Vous aussi ?

Sans doute, parce que je suis beaucoup plus assurée dans mon écriture que dans la vie. Dans la vie, je suis très timide, peut-être moins maintenant avec l'âge. J'ai compris dès *Baise-moi* que mes livres pouvaient être une compagnie, une consolation. Je comprends ce que les autres ressentent parce que c'est ce que je cherche aussi dans la littérature : les gens qui vont m'accompagner. Moi c'est Selby qui m'a accompagnée. J'écris pour ça. Si on lit quelqu'un qui vous ressemble quand on a l'impression

d'être isolé, ça change tout.

Vous faites dire à Rebecca : « L'émancipation masculine n'a pas eu lieu. »

Peut-être qu'elle est en route. Je vois des garçons qui sont les fils de mes amies questionner la masculinité comme jamais je ne l'avais entendu auparavant. Ils sont capables de considérer les filles comme des êtres humains comme les autres, et c'est quelque chose que je n'avais jamais vu. L'émancipation masculine, c'est vraiment une vraie réflexion sur ce que ça impose, la masculinité, de quoi ça coupe, à quoi ça sert exactement et à qui, qui en est vraiment bénéficiaire et quel type de personne on pourrait être si on ne pense pas tout le temps homme, homme, homme. Je pense qu'effectivement, elle n'a pas eu lieu. Ni en réponse au féminisme ni en réponse à la guerre. La guerre c'est un truc où on envoie les hommes et je crois qu'il y a une émancipation masculine qui devrait se faire de dire : je ne la ferai pas, la guerre n'est pas ma masculinité.

Dans vos romans, vous aspirez l'air du temps, l'évolution des mœurs.

C'est ma façon d'être écrivain. C'est comme si j'étais un récepteur. Tout m'impressionne, tout laisse une marque. C'est comme ça que je me suis construite comme écrivain. Je suis une éponge qui absorbe ce qui se passe. Je lis beaucoup sur internet. Je trouve ça fou d'avoir accès à autant de discours. On ne sait pas trop quoi en faire mais je n'ai jamais été autant abreuvée. C'est un matériau dans lequel il faut trouver son chemin mais j'ai de l'appétit pour ça.

Parler cash et se comprendre

Le romancier Oscar Jayack aggrave son cas : sur son compte « Insta », il qualifie de « crapaud » l'actrice Rebecca Latté dont, dit-il, il est plusieurs fois tombé amoureux. Rebecca réplique en le traitant de « Cher connard », le titre du livre est trouvé et Virginie Despentes s'en donne à cœur joie dans un dialogue écrit où se glisse une troisième personne, Zoé Katana, qui fut la première attachée de presse d'Oscar, victime non consentante de sa drague lourde. Elle est devenue blogueuse féministe et dénonce l'important : « J'appartiens à l'armée des filles maltraitées qui sortent du silence. »

Virginie Despentes donne du rythme aux mots des protagonistes, c'est là sa plus grande force et la meilleure raison de la suivre jusqu'au bout, sans avoir besoin de juger les arguments de chacune et chacun. Ils ne manquent pas, et d'autant moins que la situation évolue. Dans un livre sans action, sans récit, ou presque – car certaines anecdotes sont développées comme des nouvelles enchâssées dans l'ensemble –, la tension du débat et la manière dont celui-ci modifie les positions respectives sont assez puissantes pour rendre la lecture aussi addictive que s'il s'agissait d'un thriller.

Des addictions, précisément, il est aussi beaucoup question, presque autant que des relations conflictuelles entre les hommes et les femmes. Bien d'autres sujets de société traversent des pages où, contre toute attente après le clash initial, des passerelles se construisent. Les réflexions qui, au début, n'étaient que conflictuelles, évoluent vers une prise de conscience de ce que pense l'autre. Au fond, tout n'est pas perdu, se dit-on quand Rebecca, devenue « amie » pour Oscar, termine un de ses courriers en l'embrassant. On a presque envie d'embrasser Virginie Despentes aussi, pour cette roborative espérance. PIERRE MAURY

ABONNÉS



Lisez l'intégralité de cette interview sur notre site.